

Saïd Mohamed

Et toutes ces mouettes
qu'ont-elle à rire

Encres
Coline Bruges-Renard

Préface
Guido Kuyl

Collection Pleine Lune



Tu pourras te prétendre poète
et dire jusqu'à l'effondrement
l'inaudible folie de l'intérieur.

Dire la fonte des sables
et le glissement des terres arides
la proie des flammes
et la morsure des vents errants
filant rouge vers l'intérieur des pays.

La matrice de l'océan devenue infertile
l'eau salée qui brûle de ses larmes les rizières.

En vertu de cet égarement des sens
tu seras toujours considéré en homme malgré toi
bien que mendiant sourd et aveugle et poitrinaire.

Alors clame ta douleur et ton innocence
mord à perdre haleine dans le vide
happe l'air, jappe ton impatience à vivre
bien que ce brasier charnel ne te convainc plus.

N'attends rien, ni du silence, ni du peu, du manque
de demain sûrement...
Car attendre c'est soumettre le désir à des conditions
obliger l'incertain à des résultats palpables.

Qui fait foi de poésie est menteur de certitudes
pelleteur de nuages, tisserand d'azur
ayant pour seul témoin la trace de son passage
sur la rosée et le halo de son souffle posé
dans l'empreinte du doute.

Qui entre en poésie fait profession
de mettre la langue en désordre
de n'obéir à rien qui vaille la peine d'être redit.

Découvrir des terres affables, des lieux, des rivages
d'où l'on ne revient pas indemne.

En clandestinité, écrire des poèmes sur les murs
ce dernier territoire qui ne soit mis en coupe
quadrillé par les radars des nations.

La peste brune de l'émotion se nourrit du désespoir
et de l'ignorance.

Vous qui couverts d'aucune illusion
ni de certitude, vivez nus
et qui pourtant n'avez ni froid ni peur
vous allez confiants sans ignorer autour la fureur.

Pas d'argent, pas d'or en vos mains
vous dites les mots aimants
qui de tendresse réchauffent le fuyard
que tout anéantit et pousse au fossé.

C'est à lui que votre estime va
alors que tout le désigne comme paria
vous refusez les médailles, les flons flons
et les airs d'accordéon.

Aucun bons du trésor, patrimoine immobilier
ou grands crus classés. Pas de spéculation

sur la place dans le caveau familial.

Avez vous perdu la tête ?

De qui attendez vous une fête ?

De votre maison tout le monde se moque
mais tous rêvent d'en posséder la clé.

Vous habitez le secret des mots démodés
que plus personne n'ose prononcer
rangés dans le placards des langues désuètes
devenues inutiles, mots disparus dans la raison
de la quantophrénie.

Avec des restes d'orage dans la voix se nourrir
de mots nouveaux qui ne soient pas remâchés
sortis de nulle part et n'allant pas plus loin
que feuille voguant, au fil du vent, au gré des eaux.

Le grain de ta voix me revient par la fenêtre
ouverte pour sentir encore la chaleur d'octobre
et tout ton être éphémère me pénètre
avec cet amour-là des temps révolus
qui pourtant n'a pas disparu
malgré les mèches grises de notre été indien.

Cette douceur dans tes yeux, ces rêves de vie
ces rires de rien, pour le plaisir de rire, de vivre aussi.

Ces temps révolus aux rêves dévolus
sur la langue il nous reste le goût des souvenirs
les amis disparus et ceux parvenus
qui hantent notre royaume de nostalgie

Qu'avons-nous fait de nos mémoires
à trop regarder l'écho des miroirs
penchés sur l'image qui flatte.

Reflets des certitudes engrangées
en ces temps d'abondance.

Dans cette enfance le monde était plus réel
que celui maintenant perçu
il reste l'imaginaire pour décliner un autre univers.

Ne pas montrer, dire ou donner à entendre
ne pas donner à voir ses faiblesses
fuir les instants troublants
cacher les sentiments, voiler l'image.

Garder le silence et une poire pour la soif
avoir de l'argent dans le bas de laine
et la face contre terre, penser que cela va durer.

Ce nous, qui a connu la lumière des instants simples
les joies du rire, l'inquiétude des attentes
qui restent comme autant de ponctuation.

Ce nous, continuera encore à chercher
le souffle de l'océan, pour jouer au cerf-volant
et au fil du vent se dénouer.



Avant que la vie ne t'enserme
et qu'un à un ne s'éteignent les désirs
jette par dessus bord ces amours mortes
et vis sans perdre de temps
sinon en autant d'amis du temps passé
ils reviendront te narguer, te désorienter.

Avant que l'on ne t'enterre tu voudrais bien voir
l'orange bleue, derviche tourneuse
qui colle le tournis et aux quatre coins de la ronde
te perdre en univers inconnus avec la mer à boire.

Ce n'est pas la peine d'aller rouler ton âme
le long des flots rageurs
chercher la combine pour se débîner.

Pareil à ses semblables, triste clône
qui vaque à son quotidien, s'évertue
à trouver pitance ni plus ni moins.

Ils vont en se taisant ces compagnons de vie
qui nous laissent seul.

S'éloignent les doux visages des amours de naguère
leurs tendres étreintes et leurs bons souvenirs.

Face à la grandeur de l'océan
le métronome de la vague déferle.

Les fleuves ont beau se jeter à la mer
rien n'apaise les remous océaniques.

Aimer quoi qu'il en coûte, puisque ses yeux
il ne peut fermer et non plus se taire.

À trop regarder, et ne voir que symboles d'un autre âge
griffonnés sur les murs par des anonymes
et entendre par toutes les bouches psalmodiées
les antiennes de la bigoterie, les caquetages du rapporteur.

La parole affutée tranche entre chiens et loups
le rêvé du réel, le vrai du faux, la peur du désespoir.

Aimer quoi qu'il en coûte, aller de dérives en déroute
pour donner sens à tout cela.

Le plomb en fusion versé sur les langues
dans le creuset de l'innocence
aux mots ourlés de désirs inavoués.

Aimer quoi qu'il en coûte, car la faucheuse
sait reconnaître ceux qu'elle chevauchera
les anciens, les nouveaux, les laids, les beaux
âmes et corps, pêle-mêle amas d'os.

*Il y a les racines la terre ou le vent et le pollen
Les fruits tous pareils, le soleil et la pluie
Les éléments contraires qui deviennent pérennes
Les destins malins et les passages obtus*

*Façonnée par le regard de l'autre
Posée dans la pupille la frayeur de l'inconnu*

Dans ce jardin des mélancolies
qui revient sans cesse hanter les infortunés.

Toi qui m'auras donné l'eau pour boire
le ciel pour respirer, la terre pour la cultiver
les yeux, pour regarder le vol des oiseaux
et les oreilles pour entendre leur chant
une bouche pour goûter le jus de l'orange
et embrasser la bouche de la femme que j'aime.

Toi qui m'auras tout donné alors que j'étais nu
tu m'auras tout repris pour m'apprendre
à les trouver par mes propres moyens.

J'ai froid parfois, comme toi en moi
j'ai faim de toi, soif de toi, de ta voix
envie de découvrir par tes yeux ce chemin
où nous allons, sans savoir où il mène.

Ce que je ne peux, tu le peux, toi.

Et c'est ainsi que par procuration
nous vivons dans la foi l'un dans l'autre
de rien d'autre que toi.

Donne-moi la force d'aimer, quoi qu'il en coûte
de croire encore en cet impossible amour
toi à qui j'ajoute ma bouche
pour embrasser jusqu'à tes pieds.

Dis, te souviens-tu ?

de ces nuits d'orgueil dans le désert
de ces journées d'attente de la mousson
et de ces cieux laiteux
dans ce froid silencieux du Taklamakam.

Tu portais une chapka du lac Baïkal
lors de ce voyage en barque, sur la mer d'Aral.

Dis, te souviens-tu ?

de Jaisalmer, dans les sables du Thar
tu jetais des fèves aux poissons chats, dans le bassin
près du temple où les brahmanes psalmodiaient des védas
des enfants plongeaient dans l'eau croupie en riant.

Dis, te souviens-tu ?

de ces rivages sans sépulture

des Landes ourlées d'écume
où jeunes chiots nous courions nus dans la vague
défiant les rouleaux des baïnes.

De la descente du Nil en felouque
de ces nuits rockeuses quand tu étais entraînée éméchée
dans un boxon d'Alexandrie pour quelques mamelouks.

Tu vendais du pain d'épices, des nougats dans le bazar d'Alep
pour un argentín qui portait un costume à trois sous.

Dis te souviens-tu ?
de la dame de fer qui léchait ses babines
bienheureuse avec sa guerre des Malouines
de Bobby Sand et des suppliciés de la faim
de la révolution des hommes intègres, du pouvoir des œillettes
du déluge de fer et de feu d'un monde qui a perdu le Nord.

De ces sentiers de montagne, de ces chemins muletiers
des gypaètes barbus et des vautours fauves affamés
qui attaquaient les veaux, nouveaux nés.

Dis, te souviens-tu ?
que tu esquintais tes yeux au reflet adamantin
à chercher sur les cartes d'état major des passages secrets
du Nord au Sud, des chemins de traverse.

Tu voulais poursuivre le fleuve, remonter la source du *Río Tinto*,
qui se jette *Toro* de sang dans le delta de *l'Oued El Kebir*
terre ocre coulant à flot dans les ravines et les *barancos*.

Dis te souviens-tu ?
encore au printemps de nos vies
nos corps s'offraient à la caresse de l'autre
qui découvraient les feuilles naissantes des arbres.

À quoi bon s'abîmer en nostalgie enfantine
pour cacher tes soucis
tu portes maintenant des lunettes de soleil.

Il faut bien donner le change
faire croire que nous sommes encore
ce que nous étions, en quelque sorte.

Devenu bavards, diseurs de bonnes aventures
chercher toujours d'étranges signes
empreintes de chemins secrets
soumis à la cavalcade du vent.

Il ne me reste que la poésie
cette langue que n'atteint pas la flétrissure des mots
quand ils passent de bouche en bouche
vieux chewing-gums par trop mâchés
sans goût aucun.

Et toutes ces mouettes, qu'ont-elles à rire ?

Dis te souviens-tu ?
de la mère du printemps, du bras fils de l'oreiller
Oum er Rbia, Draa ben Rda
de l'enfant du fleuve, du fils princier
qui de fil en aiguille
brode une aventure et métisse les sentiments.

Pour ne pas sombrer dans la résignation
embrasser sur la bouche le futur
et serrer dans ses bras l'envie de vivre encore un peu.

Planter ses crocs dans les chairs de l'amour
se dépouiller, pour ne pas succomber sous le poids
avec pour seul partage les mots noirs
ce ne sont pas ceux de politesse de l'humour
ou du hasard, ces mots d'absence.

Faire du mot à mot, comme du bouche à bouche
et de fil en aiguille de bouche à oreille
de marche en marche gravir les escaliers

Ce qui se nomme certain.
n'a jamais été autant, moins sûr.

Et toutes ces mouettes qu'ont-elles à rire ?